

## ACHTUNG, GNÄDIGES FRÄULEIN

– Herein! – Oui oui, entrez. Oh! Ma chérie! Fantastique! Dieu du ciel, tu es tout de même venue, mon trésor. Ma petite, ma merveille, ma déesse! Oh, je pourrais t’étrangler, te broyer d’amour. Qu’y a-t-il donc, ma petite chérie. Oh! Oh! Bon sang, as-tu pleuré? Mais oui, tu as encore pleuré. Quelqu’un t’a fait du mal? Dis-moi qui a osé maltraiter ma petite fille chérie, que je le tue. Si, parfaitement, je tuerai tous ceux qui te feront du mal. Tous ceux qui te feront pleurer! Je le jure devant Dieu. Toi, ma passion! Toi, ma destinée! Je t’en conjure, je t’en conjure, dis-moi qui! Entends-tu? Oh si, je le tuerai! Qui est-ce! – Que me racontes-tu là, ils veulent te chasser de chez toi? Chasser leur propre fille. Voilà la meilleure. Mais c’est criminel! Dieu tout puissant! Alors, du coup, tu viens me trouver. Moi! Bénie sois-tu. Écoute, sèche-moi donc ces larmes, avec moi tu ne pleureras plus jamais. Sapristi – j’ai failli oublier – regarde. Regarde ce que j’ai pour toi. Alors, mon petit, que dit-on de ça? Hein? Des chocolats. Toutes les petites filles raffolent des chocolats. Hmm? Ha ha ha. Des Kong Haakon, ils sont introuvables! Et toute la boîte est pour toi. Mange donc. C’était terriblement cher. Aucune importance : il n’y a pas une seule boîte de chocolats trop chère pour toi. En ce qui me concerne, peu importe l’argent, si ça peut te rendre heureuse. Dieu sait si c’est vrai. Allons, allons, fais-moi un sourire maintenant, regarde comme on est bien. Soyons heureux, enfin! Là, je te choisis le meilleur. Je crois que c’est une pâte d’amandes fourrée à la fraise. Alors? Délicieux, hein? Ha ha ha. Allez, je t’interdis de penser à ces broutilles. Sottises, enfin! Ne te soucie pas des autres filles, elles sont bêtes. Si elles ne

veulent pas te dire bonjour, grand bien leur fasse. Elles ne méritent pas que tu leur adresse la parole. Oh... Ça te tracasse tant que ça? Ce ne sont que de petites imbéciles. Elles ne connaissent rien à l'amour. Toi non plus tu n'y connaissais rien, tu te souviens, il n'y avait pas plus orgueilleuse que toi. Ha ha ha, comme tu pointais ton petit nez en l'air. Et avec tellement plus d'ostentation que les autres que je me suis dit que j'allais te botter le popotin, moi, oh oui, comme à une petite gymnaste étoile, tiens. Toutes crues dans le bec, les comme toi. C'est toujours celles qui font le plus de cinéma qui cèdent le plus facilement. Qu'elles prennent garde, ces petites bécasses qui t'ignorent. Moi, ça m'a pris une semaine. Je te guettais, et toi, tes yeux me lançaient des éclairs. Oh, tu étais à croquer, et moi de plus en plus amoureux, ha ha ha. Quand je pense que tu ne m'as même pas remercié, le soir où je t'ai tirée des griffes de ces matelots imbibés. Tu ne m'as même pas dit merci! Tu ne t'es jamais demandé ce qui aurait pu se passer si je n'avais pas été là, derrière toi, dans le noir? Que n'aurait-il pas pu t'arriver, si je n'étais pas venu à ta rescousse! Oh mon Dieu, je n'ose même pas y penser. Ces types de la Marine ne sont pas des tendres, tu sais. Une sacrée bande de crapules tous autant qu'ils sont. Et toi, tu ne m'as même pas remercié. Tu n'as rien dit, tu n'as pas répondu quand je me suis présenté, ni quand je t'ai expliqué que j'habitais ici. Tu as poursuivi ton chemin sans un mot. J'ai été sur le point d'abandonner. -- Et puis tu es venue. Tu es venue de toi-même -- Oh Seigneur, tu étais terrifiée, comme tu tremblais. Et puis, quelques jours plus tard à peine, tu es venue me trouver, te souviens-tu? Te souviens-tu? Ah, quel sentiment de triomphe, quel bonheur! Jamais je ne n'avais connu ça. Je savais que dorénavant tu étais mienne, je le savais déjà quand je t'ai vue, à la porte, prête à détalier au moindre de mes mouvements. Comme tu étais belle. Si belle! Et tu ne t'es pas enfuie. Tu n'as pas fait un geste, pas même quand j'ai fermé la porte à clef. Mais tu tremblais, pour ça, oui. Tu tremblais comme une flamme, mais tu t'es embrasée contre moi. Dieu sait que

jamais je n'ai rencontré une fille comme toi. Non, ôte tes mains de là, tu ne vas pas me cacher ton joli petit minois. Ah mais – ah mais – ? Tu es encore malheureuse ? Ma douce, ma chérie, où est-ce que tu vas pouvoir aller ? Aber Mensch, mon amour, tu n'as qu'à venir ici, chez moi. Pour cette nuit en tout cas. Hi hi hi. Écoute, tu aurais bien besoin d'un petit verre de vin. Ça te mettra tout de suite de meilleure humeur. Celui-là n'est pas de la piquette, et il n'était pas donné. Voiii-là. À la tienne, ma déesse ! Ma déesse. Oh, comme tu es jolie. Et comme tu dois m'aimer fort, mon petit agneau en sucre. Mais oui, moi aussi je t'aime. Dieu sait que c'est la vérité. C'est du sérieux cette fois, c'est le grand amour, l'amour divin. Me crois-tu ? Tu es la seule femme de ma vie – car désormais tu es une vraie femme, ça te plaît, n'est-ce pas ? Tu m'appartiens. As-tu compris, tu m'appartiens. Tu m'as donné ton innocence et j'en remercie Dieu. Oui, vois-tu, je prie Dieu pour toi et je le remercie, car tu m'as donné la primeur de ta vertu. Tu m'as donné une chose que jamais, au grand jamais, tu ne pourras offrir à quelqu'un d'autre. Dieu du ciel, comme tu dois m'aimer ! Et toutes ces épreuves, c'est pour moi que tu les traverses, rien que pour moi. Tu as sacrifié tous tes amis, toutes tes amies pour moi, ha ha ha ! Non, je ne ris pas vraiment, mais je suis heureux malgré tout. J'ai un pouvoir unique sur toi, l'as-tu remarqué. J'ai toujours exercé une attraction extraordinaire sur les femmes. Ahh, certes, certes, c'est incroyable qu'ils t'aient chassée, c'est terrible. N'y pense plus. Dis-toi simplement que c'est pour moi, que c'est au nom de ton amour. Imagine, une pauvre petite innocente qui se fait chasser de chez elle par ma faute, rien que par ma faute ! Une fière petite Norvégienne ! C'est fabuleux, quand j'y songe. Allez, bois donc, bois, entends-tu ! Ça te fera du bien. Nous trouverons bien une solution, tu peux compter sur moi. Non, mais quel idiot je fais ! Je suis là, et j'oublie totalement que je t'ai apporté à dîner. Tu dois avoir faim, n'est-ce pas ? Tu n'as pas faim ? Au moins un peu ? Regarde. Je les ai tartinées moi-même. Voici pour toi un excellent jambon aux herbes.

Non ? Pas de fromage non plus ? Après, peut-être ? Oh oh, oui – tu auras sûrement faim après, ha ha ha, je vais m’assurer de te donner de l’appétit. Moi j’ai faim, en tout cas. Je vais commander une Wienerschnitzel. Tu n’en as pas envie, j’imagine, ma pauvre, puisque tu ne veux rien manger ? Tu vois, ils sont si méchants envers toi que tu en perds l’appétit. Oh, les gens sont mauvais. Ils devraient se montrer bons les uns envers les autres, voilà ce qu’il faudrait. Comme ça, il n’y aurait pas eu de guerre. Dieu comme j’ai faim, cette vache en met, un temps – oh, herein ! Ah, mademoiselle, pourriez-vous avoir l’obligeance de m’apporter une Wienerschnitzel. Non non non, une seule. Une Wienerschnitzel, entendu ? La petite dame que voici n’a pas faim, elle n’en veut pas. Ah, et avec beaucoup de sauce et de pommes de terre. Merci. A-a-achhh, comme cela va me sembler bon de manger. Ça, vous savez vous y prendre, dans ce pays, pour faire de fameuses sauces. Tu n’as toujours pas fini ton verre, allons, bois donc. Si, si, tu vas – äie, voilà que j’en ai renversé sur ta robe ! Oh non, ta jolie robe, achh, quel dommage. Quel empoté je fais, oh, c’est bien malheureux. Ne sois pas fâchée, je t’en offrirai une autre. Écoute, je crois que je vais réussir à faire partir cette tache. Ah, si ma femme était là ! Elle a un don hors du commun pour enlever les taches – non, ne pleure pas, je te garantis que je vais l’avoir, ta robe sera comme neuve, personne ne remarquera rien. – Herein ! Merci mademoiselle, posez ça là. Ohh, quel fumet. Je vais me régaler. Tu n’as vraiment pas envie d’un bout de tartine ? Ma petite chérie à moi. Dieu comme je t’aime. Et puis le chou-fleur, c’est délicieux, en cette saison. Cuit juste comme il faut, ma femme ne ferait pas mieux. À la tienne, mon petit trésor ! Oh, fais-moi donc un sourire ! Je suis un homme heureux puisque tu m’aimes ! Toi, toi, tu m’aimes ! Je ne comprends pas comment ton père peut être si cruel. Oui, bon, je te crois, c’est certainement un Norvégien épatant. Qui sait, nous aurions peut-être été les meilleurs amis du monde. C’est curieux qu’il me déteste de la sorte, n’est-ce pas. Nous sommes tous des êtres humains, après tout. C’est cela : la

voilà la solution, entends-tu, nous sommes tous des hommes et nous devrions nous aimer les uns les autres. En vérité, cette guerre n'a aucun sens. Pour ma part, j'aime tout le monde. Maudits Anglais! Ce sont eux qui veulent la guerre, vois-tu. Mhh, quelle délice, cette viande – d'une tendresse! Ce n'est qu'une nation de juifs et de capitalistes. Les juifs sont l'invention la plus dégueulasse que notre Seigneur ait créée. Mais nous n'allons pas discuter de cela, tu n'y entends rien. Un jour, tu saisisras la situation de mon point de vue. Quand nous aurons remporté la victoire, vous comprendrez le combat que mène l'Allemagne. Je trouve que c'est formidable, que tu sois une si fervente petite patriote. À mes yeux, cela donne encore plus de valeur à ton amour. Comment y aurait-il la place dans ta ravissante petite caboche pour des sujets comme la politique? Tes soi-disant opinions, tu n'y es certainement pas arrivée toute seule; tu les as apprises, elles puent la propagande anglaise à plein nez. Quand donc une jeune fille comme toi aurait-elle eu le temps de réfléchir à la politique internationale? Mon délice, ma beauté. Nous allons te trouver un appartement. Un petit appartement mignon et bien chaud, rien que pour nous deux. Où nous ne serons ni Norvégiens ni Allemands, mais simplement deux êtres humains, ah ah. – N'aie pas peur, je te donnerai de quoi acheter un bon dîner chaque jour, tu ne manges pas beaucoup, de toute façon, dis-moi? Tu vois bien que je ne t'abandonnerais à ton sort à aucun prix. Tu peux compter sur moi, mon chaton. Tu sais bien que je sacrifierais tout pour toi. On ne te chassera pas de l'école. Qu'ils essaient, pour voir. Bon, si c'est toi qui veux abandonner, c'est une autre histoire. Tu devrais peut-être prendre un emploi alors, je peux te trouver une place si tu veux. Oui, bien sûr que ce serait pour la Wehrmacht. Mais ils paient bien, n'oublie pas. Avec ça, nous aurions peut-être les moyens de nous offrir un beau petit appartement. Tu serais comme une vraie petite femme pour moi. Que dis-je, oh si, je me marierais volontiers avec toi. Je t'aime, je n'ai jamais aimé personne d'autre. Oui – euh, hum. Enfin, j'étais si jeune, j'ai vrai-

ment cru que je l'aimais. C'était une méprise. Mon mariage? Ce n'en est plus un. Parole d'honneur! Ah si, c'est une femme remarquable, mais je ne l'aime pas. Il n'y a que toi que j'aime. Que toi. Pour toi, je sacrifierais tout. Je pense sérieusement à divorcer, tu sais, nous verrons, quand la guerre sera finie. Jamais je n'aurais fait cela pour une autre que toi. Dieu comme ce serait magnifique d'être marié à toi. Je t'aime, pas seulement parce que tu es une fille merveilleuse, mais aussi parce que ton *âme* est sublime. Je t'aime d'un amour divin, je t'aime avec mon *esprit*. D'un amour qui ne mourra jamais. Seigneur, quelle sauce, tu ne veux pas goûter? Allez, ma chérie, un tout petit peu? Vraiment, je n'en peux plus. Quelle dose de pommes de terre j'ai eue là. Voilà encore un petit morceau de chou-fleur. Ce serait dommage que ça se perde. Je devrai tout payer quoi qu'il en soit. Ah, zut, on ne va quand même pas jeter ça, je préfère encore desserrer ma ceinture d'un cran. Tu es sûre, tu n'en veux pas. — — — Ah, mais, ah, mais, mon trésor à moi, mon petit chaton, qu'y a-t-il encore? Oh, ma douce petite femme, je vois que tu ne te sens pas bien aujourd'hui. — Qu'est-ce que c'est, alors? — Tu n'es tout de même pas — ce n'est tout de même pas — non, je n'en croirais pas mes oreilles, je suis quasiment sûr de mon affaire. Surtout, dis-le moi aussitôt, si jamais tu remarquais quelque chose, entends-tu. Dans ce cas, il faudrait en informer le Stadtkommandantur immédiatement. Ils assument la responsabilité, si jamais — bon, tu sais bien, ce serait assez problématique pour moi, en tant qu'officier. Pfiou, je suis vraiment repu, maintenant. Mais où vas-tu comme ça — halte! Pourquoi prends-tu ton manteau. Ah, merci bien, mais ça ne va pas se passer comme ça. Ha ha ha, je te tiens, je vois que tu veux me taquiner — oh, tu es délicieuse quand tu te débats comme ça — écoute, qu'est-ce que c'est que ces ronchonnades. On ne va tout de même pas se battre! Petite coquine, va. Allons, viens, ma chérie, je vais bien m'occuper de toi. Là, là, écoute-moi maintenant. Non, franchement. Ça suffit, les jérémiades. J'en ai assez. On croirait que tu es la plus malheureuse du monde avec moi — avec moi! — — Bon, très bien. Voilà ton

manteau. Je t'en prie. Tu es libre. Tout ce que je veux, c'est une explication. Alors ? Tu ne dis rien ? J'exige une explication. Voyons voir. Tu n'aimes pas l'uniforme. Ha ha ha ha ! Hop, je l'enlève. Arrête ! Voilà qui est très intéressant, gracieuse demoiselle. Fort intéressant. Car il me semble que, jusqu'à il n'y a pas si longtemps, vous n'aviez rien contre. En tout cas, pas quand c'était moi dedans, ha ha ha ha ! Excusez-moi, jeune dame, mais la porte est fermée. Oui, et la clef, c'est moi qui l'ai, je me suis permis de la prendre quand vous avez voulu en découdre avec moi. Car je n'en ai pas fini, je n'avalerais pas cette histoire d'uniforme. C'était très drôle, d'ailleurs, ha ha ha ! — Alors comme ça, c'est seulement maintenant que vous découvrez que je suis allemand ? Un brin curieux, ma bonne dame, pas un instant je ne crois avoir joué les Anglais. Bon Dieu, je n'arrive pas à te prendre au sérieux, tu es si jolie quand tu prends cet air terrifié. Donc, voilà que tout à coup je suis un vilain croque-mitaine germain à tes yeux. Ce sont les chocolats qui ne sont pas passés ? Ceux que je t'ai apportés en offrande, ceux que j'ai posés à tes pieds pour te rendre heureuse, alors qu'à l'origine je les avais achetés pour ma femme ? — Non, ce n'est pas la peine d'essayer d'ouvrir la porte avant que je ne t'y autorise. Bien sûr que je vais te laisser partir, mais j'exige une explication. Les caprices de péronnelles, ça va un moment, mais figure-toi que je n'ai pas l'intention de supporter plus longtemps cet outrage. Tu as insulté ma nation un certain nombre de fois. Puisque cela venait d'une jolie petite oie un peu bêtasse comme toi, je ne l'ai pas pris trop à cœur. Mais cette fois, tu m'as offensé personnellement, tu as *offensé mon honneur* en tant qu'Allemand *et* en tant qu'officier. Achtung, gnädiges Fräulein ! Je ne le tolérerai pas. Après tout ce que j'ai souffert par ta faute, il ne serait que justice que je te dénonce pour cette attitude provocatrice. Même au beau milieu de l'ivresse de l'amour, de notre passion naissante, tu gardes tes dispositions hostiles envers ma nation ? Achtung ! Il serait imprudent de ta part d'oublier que je suis *allemand* de tout mon corps et de toute mon âme. C'est donc une ennemie que j'ai eue dans mon lit. Néanmoins, je

suis assez généreux pour te laisser partir : tu es trop inoffensive, trop insignifiante pour mériter un châtement. Naturellement, suite à votre conduite plus qu'insolente envers moi, je me vois obligé de briser là notre relation. Oh, ça ne m'empêche pas d'avoir envie de toi, là, à l'instant. Je pourrais bien te prendre ici, tout de suite, contre ton gré. – Mais je ne m'en donnerai pas la peine. Note bien cela : je m'en fiche. Voici vos gants, jeune femme, ne les oubliez pas. Vous pouvez désormais vous rendre où bon vous semblera, aller chez vos parents, leur demander grâce. Ils ne vous ouvriront sûrement pas. C'est normal, ils ne veulent pas entendre parler d'une fille qui couche avec l'ennemi. Moi, j'aurais fait comme eux. Chez nous, en Allemagne, on qualifie cela de trahison. Je brûle de savoir où vous allez vous rendre, maintenant. Pensez-vous que vos amies, celles qui ne vous disent plus bonjour, vous accueilleront à bras ouverts ? Ha ha ha ha ! Vous avez peut-être un bon ami norvégien qui vous accueillera avec gratitude, maintenant que vous quittez le lit de votre amant allemand. Seigneur, comme tu fais peine à voir. C'est la scène la plus amusante que j'aie jamais vécue. Ne pleure donc pas comme une hystérique, ça ne se fait pas, en pleine rue. Voici la clef. Je vais me faire un plaisir de vous ouvrir la porte. Je vous en prie. Je vous en prie, madame. Votre Majesté, la voie est libre. Alooors ? Vous hésitez ? Décidez-vous, gracieuse dame, car votre présence n'est plus souhaitée en ces lieux. Oserai-je vous demander de maîtriser quelque peu vos pleurs, il y a d'autres clients dans cet hôtel. Ce n'était pas ce que vous vouliez dire ? Ce que vous vouliez dire ! Dieu me soit témoin que ce que vous vouliez dire ou pas ne présente aucun intérêt, vous m'avez mortellement blessé. Dégage, lâche-moi, maintenant. Voilà qui m'ennuie au plus haut point. Vous avez perdu un gant, je vous fais pour la dernière fois l'honneur de m'incliner dans la poussière pour vous le rendre. Je vous présente la porte grand' ouverte ainsi que mes adieux les plus respectueux. Quoi donc ? Pas question. Chut, pas si fort. Lâche-moi, enfin. Baisse la voix immédiatement, femelle ! Hors de question. – L'amour ? Ha ha ha, que savez-vous de l'amour, chère



enfant. Mon amour, vous l'avez tué. Oui. Assassiné, même. Mais je ne cours pas après la vengeance, et puisque je ne veux que votre bien, je vais vous donner un conseil : méfiez-vous des bataillons de la Marine. Quel que soit celui qui aura l'honneur d'être votre protecteur dans le futur, n'acceptez pas que ce soit un officier de la Marine. Ce sont de mauvaises gens, vous vous exposeriez à des maladies et Dieu sait quoi. Non. Non ! Après une insulte pareille – non, écoute, d'accord, je vais fermer la porte, on pourrait croire que je te maltraite – non, lève-toi maintenant, lâche-moi la jambe. Seigneur, tu n'es donc plus qu'une pitoyable jeune fille qui se traîne à mes pieds. Allons, relève-toi, oh mon Dieu comme tu es belle, je te pardonne, je ne peux pas faire autrement que de te pardonner, ma belle, ma toute belle – – je le savais bien. Je le savais bien. Tu ne me quitteras plus, jamais plus je ne te laisserai partir – – bien sûr que je t'aime, mon chaton – – oh oh oh, évidemment qu'il y en a d'autres que tu intéresses. Le Feldwebel du contrôle de la presse est fou de toi, il n'attend qu'une chose, que j'en aie fini pour tenter sa chance – – allons, allons, ne pleure plus, là. Je pose un baiser, un autre baiser – encore un baiser – sur chacune de tes larmes pour les sécher, Dieu comme tu es belle, oui, viens, viens – – –